

que tu m'aimes ! Ah ! je t'aime bien aussi, mais je me fais vieux, et quand Goëtz ne sera plus là, que deviendras-tu, pauvre cher enfant de mes maîtres ? Que deviendras-tu ? Que fera-t-on de toi ! »

Ce pauvre vieux s'attendrissait, une larme coulait sur sa joue ; il redescendait le cœur navré ; et lui, qui jadis ne valait guère mieux que les Burekar, lui qui plus d'une fois avait trempé ses mains dans le sang à Trèves, à Lutzstein, à Landau, et qui n'avait jamais songé peut-être à Dieu, dans le temps de sa force, il priait alors, appelant la bénédiction du ciel sur Hâsoun.

Donc, ce soir-là, Goëtz se disait : « Pourquoi chantent-ils ? Quelque chose d'étrange se passe, et Hatvine, ce matin, en m'apportant à déjeuner, ne m'a rien dit. » Elle n'avait rien pu lui dire le matin, parce que Vittikab et Honeck n'étaient pas encore de retour ; mais cette circonstance l'inquiétait.

Cependant la nuit était venue ; tous les bruits du Veierschloss expiraient un à un : le silence grandissait partout dans l'air, sur la plate-forme et dans les cours. Quelques braises brillaient encore sous la cendre, au fond de la petite cheminée en ogive, et Goëtz, assis près de là, le dos au mur, sa large tête chauve inclinée, les paupières closes, s'assoupissait.

Enfin, vers onze heures, le son de la trompe du Wachtmeister passa sur le lac comme un soupir, les échos du Hôwald s'éveillèrent une seconde pour répondre, et tout se tut. Goëtz allait se lever, pour tâcher de prendre un peu de repos, lorsque tout à coup en allumant sa torche, il prêta l'oreille : au loin s'entendait un bruit presque imperceptible. « C'est Vittikab, murmura le vieillard ; il arrive ! » En effet, quelques instants après, des pas gravirent l'escalier du haut et traversèrent rapidement la plate-forme. La porte s'ouvrit, c'était le comte, le bec de son casque retourné sur la nuque, les épaules voûtées sous sa casaque de cuir roux, et le poignard suspendu par deux chaînettes en triangle sur la cuisse.

« Où est Hâsoun ? demanda-t-il d'abord.